

nouveaux cris, de nouvelles acclamations. Déjà, de plus en plus grisé, de plus en plus étourdi par tout ce bruit et toutes ces clameurs, il venait d'arriver ou plutôt d'être porté dans une des salles d'attente, transformée, pour la circonstance, en un somptueux salon de réception.

Et c'étaient, de la part de gens qu'il ne connaissait pas, des félicitations, des harangues, des discours, dont, au surplus, il n'entendait pas un mot, tant sa pensée était ailleurs, toujours là-bas vers Clotilde, toujours là-bas vers la petite Suzanne, et tant il était heureux de sentir maintenant à ses côtés ces deux amis auxquels il avait aussi souvent pensé durant son exil... ces deux amis pour lesquels il avait également une si sincère et si profonde affection : le comte de Belleruche et André de Chaverny, dont il sentait parfois les mains étreindre silencieusement et longuement les siennes.

Et tout en répondant de temps à autre en phrases très courtes, en phrases très brèves aux éloges qu'on lui prodiguait, il continuait à demeurer la pensée bien loin de là, bien loin de toute cette foule qui l'entourait, quand, tout à coup pourtant, il ne put s'empêcher de tressaillir, très pâle, tandis qu'une nouvelle et plus formidable acclamation s'élevait, que des milliers de mains applaudissaient, et qu'un tonnerre de voix ébranlait encore les voûtes de la gare du même cri de triomphe :

—Vive de Prades !... vive de Prades !

Et tout ému, tout saisi, tout tremblant, il venait de sentir des larmes dans les yeux... des larmes de joie... des larmes de fierté...

Très grave et très solennel, le ministre des Colonies venait, au nom du gouvernement de la République, au nom du Peuple français, d'épingler à sa boutonnière la croix de la Légion d'honneur.

Et si, pendant que le ministre lui donnait l'accolade, il ne pouvait s'empêcher de pleurer comme un enfant... si, en voyant cette croix étinceler au revers de sa redingote, il devenait de plus en plus pâle et de plus en plus tremblant, c'est que cette récompense était encore plus précieuse à ses yeux qu'on ne pouvait s'en douter.

Car cette croix qu'au nom de son pays on venait de lui décerner... cette croix qu'il allait pouvoir porter le front haut n'était-elle pas pour lui le signe de son rachat définitif, de sa réhabilitation définitive, l'effacement de tout ce passé honteux qui l'avait si cruellement torturé et qu'il n'avait pu encore jusqu'alors complètement oublier !

Oui, cette croix qu'il allait rapporter à Clotilde et à sa petite Suzanne, c'était pour lui un brevet d'honneur, la consécration de ses efforts, la preuve désormais de la dignité de sa vie !...

Et voilà pourquoi il avait beau vouloir se raidir, beau vouloir cacher l'immense émotion qui s'était emparée lui, il ne pouvait s'empêcher d'avoir des larmes dans les yeux, tandis que, la tête perdue, un peu pris de vertige, il n'abondait pas à serrer tous les mains qui se tendaient vers lui.

Et ce vertige durait encore quand, enfin, quelques instants plus tard, toujours escorté d'une foule énorme, il monta ou plutôt fut poussé dans la voiture de M. de Belleruche...

Et comme enfin elle filait dans un galop rapide ; comme, derrière elle, la foule se ruait encore en poussant une dernière et plus retentissante acclamation, le comte, qui venait de se pencher à la portière, eut, soudain, un violent soubresaut.

—Qu'est-ce donc ?... Qu'avez-vous donc vu ? demanda vivement André tout surpris.

—Regardez là-bas ! répondit très bas M. de Belleruche, la voix sourde et l'œil chargé d'un éclair de colère.

—Là-bas ?

—Oui, là-bas... cet homme immobile et seul... cet homme qui nous suit si étrangement des yeux !...

—Oh ! oui... Oh ! la mauvaise figure !... Et pourquoi a-t-il donc ce singulier sourire... ce sourire qui ressemble presque à une menace ? Est-ce que vous le connaissez ?

—Oui, dit le comte, la voix de plus en plus sourde. Et de Prades aussi le connaît...

—Ah !

—Et vous aussi, André...

—Moi !

—Oui, vous le connaissez... tout au moins de nom...

—Qui est-ce donc ?

—C'est le misérable par qui ma pauvre Yvonne a tant souffert ! André venait brusquement de se redresser.

—C'est le père de Maurice !

—Le père de Maurice !

—C'est l'infâme qui s'est fait plus tard le complice du baron de Chancel pour jeter votre femme dans les oubliettes du château de Morgoff !...

—Lui !

—C'est le lâche qu'Adrienne a souffleté de son refus le jour où il allait devenir son époux !...

—Le comte de Guérande !

—Oui, le comte de Guérande !...

—Et vous ne m'avez rien dit ! s'écria André, livide et frémissant.

Et quand le hasard nous met en face de cet homme, nous le laissons partir ainsi !

Mais un étrange sourire venait d'éclairer le visage très pâle aussi de M. de Belleruche.

—Patience ! fit-il en posant sa main sur le bras d'André. Nous le retrouverons plus tard !

—Qui sait ?

—Si, je vous jure que nous le retrouverons !... Si, je vous jure qu'il sera châtié !... Si, je vous jure que ses crimes ne resteront pas impunis !

Puis, montrant Fernand qui, les bras croisés, demeurait tout pensif dans un coin :

—Mais aujourd'hui, ajouta-t-il, ce n'est pas à lui que nous devons penser... Aujourd'hui, nous devons être tout à la joie de revoir notre ami... Aujourd'hui, nous ne devons pas gâter son bonheur, ni celui de Clotilde, ni celui de la petite Suzanne... Aujourd'hui, c'est pour nous tous jour de fête, jour d'oubli...

—Mais patience, vous dis-je, patience !... Ou je ne m'appellerai plus le comte de Belleruche, ou les heures de ce bandit sont comptées ?

Et tout en prononçant ces derniers mots, le comte venait de jeter encore un coup d'œil derrière eux...

Mais celui qu'il cherchait, le comte de Guérande, avait disparu...

Il n'y avait plus, derrière eux, que quelques groupes où l'on s'entretenait encore de la magnifique réception qui venait d'être faite à Fernand de Prades, groupes qui, d'ailleurs, de plus en plus s'éclaircissaient.

Quant à l'ancien fiancé d'Adrienne, on aurait pu le voir maintenant se promener lentement dans la salle des Pas perdus de la gare, toute pleine de promeneurs, tout encombrée de voyageurs.

Mais, très profondément absorbé, il semblait ne rien voir, ne rien entendre...

Il songeait à de Prades, à ce grandiose accueil qui venait de lui être fait par tout un peuple enthousiasmé, et alors, ne pouvant s'empêcher de se comparer à son ancien ami, à son ancien complice qui avait eu, à force de volonté et de courage, se refaire une autre existence si honorable et si digne, il devenait encore plus livide, et son éternel sourire encore plus sardonique, ou plutôt plus sinistre.

Car alors c'était une atroce jalousie qui le torturait, qui le jetait hors de lui...

Quoi ! celui qu'il venait de voir tout à l'heure applaudi, acclamé, porté en triomphe, était-ce bien le marquis de Prades qu'il avait connu autrefois... ce même marquis de Prades qui avait été son compagnon de plaisirs... ce même marquis de Prades qu'il avait vu acculé à la misère, au désespoir, au suicide !

Quoi ! ne venait-il pas de faire un rêve étrange, un rêve absurde, et était-ce bien vrai que celui qui tout à l'heure toute cette foule proclamait un grand citoyen était bien ce même marquis de Prades qui avait conspiré avec lui pour s'emparer de la fortune de Clotilde... le même marquis de Prades qui, dans sa fièvre de redevenir riche, n'avait pas reculé devant l'enlèvement de la petite Suzanne, c'est-à-dire devant un crime !

Et maintenant cet homme qui était tombé si bas... cet homme qui semblait si irrémédiablement perdu s'était à ce point relevé, à ce point racheté !

Oui, c'était l'amour qui, soudain, s'était emparé de lui... cet amour qu'il avait éprouvé comme un coup de foudre, pour cette Clotilde autrefois si brusquement délaissée, qui avait fait ce miracle-là, ce prodige-là.

Oui, c'était cet amour, auquel lui, de Guérande, n'avait pas voulu croire, qui avait donné à cet homme d'un caractère si faible une si puissante volonté, à cet oisif qui semblait n'être bon à rien la force d'accomplir quelque chose et l'énergie de devenir quelqu'un !...

Et son mauvais sourire s'accroissait encore ; tous ses traits contractés par le dépit, la jalousie et la colère, le comte de Guérande revoyait encore, revoyait toujours la superbe manifestation à laquelle il avait assisté.

—Décoré !... Illustre !... Un monsieur devant qui maintenant tout le monde ôtera son chapeau ! ricana-t-il les dents serrées.

—Et moi, me voilà !... me voilà moins avancé qu'il y a deux ans ! me voilà m'enfonçant et m'embourbant de plus en plus !... me voilà continuant à me laisser berner par le baron de Chancel et poursuivant toujours la chimère de ce mariage qui devait m'enrichir et qui ne se fera pas !

—Car c'est clair, c'est certain, le baron me joue, le baron se moque de moi, malgré tout l'espoir qu'il veut me donner, malgré toutes les promesses dont il m'accable...

—Des promesses ! des phrases ! des mots !... Voilà plus de deux ans que je ne vis que de cela !... Oui, deux ans !... depuis ce mariage raté... depuis qu'Adrienne a osé me faire cet affront que je ne lui pardonnerai jamais !...

—Oh ! non, jamais !... jamais !... Demain, elle se rendrait... demain, elle consentirait enfin à devenir comtesse de Guérande que je n'oublierais pas encore et que je lui ferais expier chèrement son